



*Le Comité de lecture de la FNCTA  
a aimé...*

# La fille dans le bocal à poisson rouge

## Morris Panych

Nous rappelons aux compagnies que la représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur et de ses ayants droit.

Ce texte est déposé à la SACD.

Pour les compagnies affiliées à la FNCTA, la demande d'autorisation (à l'aide du « bordereau rouge ») est à adresser au siège de la FNCTA qui transmet à la SACD.



**PANYCH, Morris**

***La Fille dans le bocal à poisson  
rouge***

**manuscrit n°13809**

Une sélection de **ANETH**  
**2008**



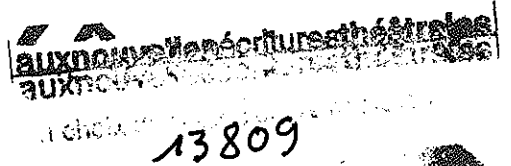
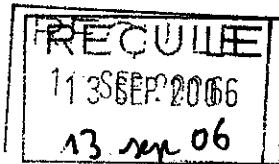
> Cette pièce vous a été communiquée par **ANETH - Aux nouvelles écritures théâtrales**, avec l'accord de l'auteur.  
Avant de la mettre en répétition, n'omettez pas de déposer une demande auprès de la  
**SACD - 11, rue Balbu - 75009 Paris**  
**01 40 23 44 44**

> Lors de la création vous devrez :

> informer **ANETH** des dates et lieux de représentation  
> indiquer sur tous les documents d'information publics (dossiers de presse, programmes, tracts, affiches) la mention obligatoire : "sélectionné par **ANETH**"

> Nous restons à votre disposition pour toutes informations complémentaires :

~~38, rue du Faubourg Saint Jacques - 75014 Paris - tel 01 53 10 30 00 - fax 01 53 10 30 01~~



# **LA FILLE DANS LE BOCAL À POISSON ROUGE**

de  
**Morris Panych**

Texte français  
de  
**Blandine Pélissier**

(Version du 30 juin 2006)

Pour tous droits de représentation, contacter  
A g e n c e D r a m a - Suzanne SARQUIER  
24, rue Feydeau - 75002 Paris  
Tel : +33 1 40 26 70 07 - Fax : + 33 1 45 08 42 07  
dramaparis@dramaparis.com

Blandine Pélissier : +33 8 74 58 51 66 - [blandine.pelissier@nousautres.net](mailto:blandine.pelissier@nousautres.net)

## **LE LIEU**

La pension de famille de Sylvia et Owen, au début des années 60, au Canada.

## **PERSONNAGES**

Monsieur Lawrence

Sylvia, mariée à Owen

Owen, marié à Sylvia

Iris, leur fille

Mademoiselle Rose

## ACTE UN

*Noir. Un plongeon dans l'eau. Des bulles. La lumière monte sur IRIS, une précoce fillette de dix ans, dans la pièce principale d'une vieille maison aux murs baignés de vert-de-gris, comme un endroit submergé à marée haute. Iris, qui porte des lunettes de plongée, s'entraîne au dos crawlé. Ses parents s'efforcent de ne pas lui prêter attention.*

IRIS. - Ce sont les derniers jours de mon enfance.

SYLVIA (*lisant*). - Iris.

OWEN (*dessinant*). - S'il te plaît.

IRIS. - Elle fut somme toute assez agréable. Une vie de roses trémières, de scarabées écrasés et de confiture.

*Elle nage autour de la pièce.*

Mes parents ne vont rien remarquer, bien sûr. Ils ont d'autres préoccupations.

OWEN (*plongé dans son dessin*). - Ne dis pas "préoccupations"; tu n'as pas l'âge.

IRIS. - Ma mère dit qu'on sait quand on a grandi.

*La tête sur les genoux de sa mère.*

C'est quand on cesse d'être heureux, et qu'on commence à se rappeler le temps où on l'était.

*Elle soupire.*

SYLVIA. - Pousse toi.

*La lumière change progressivement dans la maison sortie de son imagination et de sa mémoire. Il y a de la brume, à l'intérieur comme à l'extérieur. Pendant qu'elle parle, les parents se retirent dans leurs mondes respectifs ; Sylvia dans la cuisine, Owen dans la cave.*

IRIS. - J'habite dans un pays où il ne se passe jamais rien. Dans une ville où il ne se passe jamais rien. Dans une maison où il ne s'est jamais vraiment rien passé. Jusqu'à aujourd'hui. Octobre. Nous sommes à la veille de mon onzième anniversaire. Il y a de la brume qui rampe dans la rue. Qui se cache dans les fossés. Qui regarde par les fenêtres. Je suis partie marcher au bord de l'eau. Tenant en équilibre sur ma tête le missel du dimanche, introduction de l'Évêque Sheen, je marche prudemment sur les rochers, posant gracieusement un pied devant l'autre. L'aisance est essentielle dans de telles circonstances. Je m'entraîne à être un des

membres de la famille royale. Plus loin, il y a des feux et des pêcheurs d'éperlan qui jettent leurs filets. Encore plus loin, les coques métalliques cognent contre l'appontement. Mais ici, tout est calme. Je commence la cérémonie. La lune fait une brève apparition. Et je sais qu'il y a des crabes cachés sous les rochers, mais en dehors de ça, je suis seule. Là, sous l'arbousier, je prie pour sa petite âme. Quand on veut que son poisson rouge aille au paradis, on évite de le flanquer aux ouatères en tirant la chasse. C'est pourtant ce qu'a fait ma mère. Et pourquoi j'enterre ce bâtonnet de poisson pané en son honneur.

*Elle se signe.*

Comment le monde va-t-il continuer de tourner sans Alakermaisse, ça je me le demande! Je crois qu'il n'y arrivera pas. Ce matin, quand j'ai entendu la sirène de raid aérien à l'école, j'ai su immédiatement ce qu'il s'était passé. Pauvre petit Alaker. Hier, j'ai passé toute la soirée à le regarder tenter vaillamment de se redresser dans son bocal. Avec un œil désespérément tourné vers le haut. Ma mère le regardait aussi. Mon père regardait ma mère. Et nous avons tous sombré dans un puits de tristesse sans fond. Et quand j'ai entendu la sirène ce matin, j'ai compris. C'est lui qui faisait tenir le monde.

MADemoiselle ROSE (*Apparaissant dans un cercle de lumière*). - Et peux-tu me dire comment il s'y prenait?

IRIS. - Ne me demandez pas. C'est un mystère. Il faut y croire, c'est tout.

MADemoiselle ROSE. - Ah bon?

*La lumière s'élargit et, dans le fond, Mademoiselle Rose se prépare à sortir.*

IRIS. - Et pendant que tout le monde se précipitait sous les pupitres – c'était seulement un exercice – je suis restée toute droite et j'ai dit un acte de contrition pour Alakermaisse, qui devra, selon Sœur Anamelda, passer un temps indéfini dans les limbes. Un lieu pour les sans baptême, non loin du paradis. Ce soir, nous attendons les nouvelles en écoutant la radio crachoter "The Lonely Bull", de Herb Alpert. Le monde entier retient son souffle. Non seulement il y a des missiles russes à Cuba, mais Elisabeth Taylor est toujours avec Eddie Fisher. Pauvre Debbie Reynolds.

MADemoiselle ROSE. - Si on me demande, je suis à la légion.

IRIS. - Il va y avoir une guerre atomique, au cas où ça vous intéresserait. Ah, au fait, mon poisson rouge est mort. J'espère que ça vous fait plaisir.

MADemoiselle ROSE. - Ne jamais trop s'attacher aux choses qui partent dans les cabinets – ma cocotte.

*Elle sort.*

IRIS. - Mademoiselle Rose travaille à la conserverie. Les gens qui passent leurs journées à vider des poissons sont très cyniques. En attendant, ma mère est en

haut, un oreiller sous les pieds et un gant d'eau froide sur le front. Mon père veille à ses côtés, en silence. À l'écoute de ses moindres soupirs. D'habitude, il passe ses journées à grafouiller à sa table à dessin, en pensant à Paris. Il rêve de pouvoir contempler un jour, de sous l'Arc de Triomphe, la perspective des Champs-Élysées jusqu'au Louvre. Il paraît que c'est un moment de géométrie sublime.

*Owen apparaît avec une carte de Paris; il soupire.*

Qu'est-ce que je disais? Il se contenterait même de n'importe laquelle des onze autres avenues qui s'en éloignent en formant un angle de trente degrés précisément. Peut-être de cette façon, mon père pourra-t-il trouver ce qu'il lui manque à l'intérieur depuis avant même ma naissance. Ne me demandez pas ce que c'est. Je ne suis pas psychiatre.

*Owen entre avec une bouillotte.*

J'ai été existentialiste pendant un temps, mais personne à l'école ne savait ce que c'était.

OWEN. - Je croyais qu'à ton âge on faisait des fugues.

IRIS. - Je ne peux pas. J'ai une mission.

OWEN. - Une quoi?

IRIS. - Il faut bien que quelqu'un sauve cette famille.

OWEN. - Tu as encore été parler à ces bonnes sœurs?

IRIS. - Je fréquente une école catholique, au cas où tu ne le saurais pas,.

OWEN. - Qui a eu cette idée-là?

IRIS. - Toi.

OWEN. - Ah bon?

*Owen sort. Iris reste seule. Elle sort de sa cachette une boîte de vieilles photos.*

IRIS. - Le seul véritable amour de ma mère a été un motard australien du nom de Arnie, tué en service en France le 17 janvier 1944. Et donc, tous les ans, le 17<sup>ème</sup> jour de janvier, ma mère s'en va au crépuscule s'asseoir au bout de la jetée en regardant vers le sud-est. Elle n'a jamais vraiment aimé mon père.

*Sylvia apparaît avec un voile de mariée et soupire.*

Mais quand il est revenu de la guerre sur une civière, elle a décidé de l'épouser quand même.

*Sylvia disparaît.*

De temps à autre, comme mon père ne peut pas vraiment travailler nous prenons des pensionnaires. Une fois, nous avons eu un Chinois qui était bouddhiste. Il a écaillé des saumons douze heures d'affilée tous les jours pendant deux ans pour pouvoir faire venir sa femme de Chine. Mais elle n'est jamais venue. Alors un soir, il a quitté la maison vers onze heures, il s'est dirigé vers l'arbousier, il s'est assis et il est mort. Les médecins n'ont jamais su l'expliquer. Nous sommes allés à son enterrement et nous avons fait péter des pétards. Après, mon père m'a acheté un poisson rouge que j'ai appelé Alakermaisse parce que c'est là qu'on l'a eu. Tous les soirs, mon père et ma mère restaient à lire, parfois pendant des heures, et de temps en temps, ma mère levait les yeux sur Alaker qui tournait en rond, et mon père la regardait, et ils prenaient tous les deux une profonde inspiration comme s'ils venaient chercher de l'air à la surface. De là où je me tenais, de l'autre côté du bocal, il semblait que la vie allait suivre son cours ainsi pour toujours. Que tout baignait comme on dit. Voilà où en étaient les choses dans notre rue jusqu'à ce matin. Le 22 octobre de l'an de grâce mil neuf cent soixante deux, Alakermaisse s'est éteint paisiblement. Et cet après-midi, alors que le président des États-Unis donnait son ultimatum aux Russes, ma mère décidait de quitter mon père pour toujours. Elle a fait ses valises et ses adieux, mais en partant, elle a trébuché, est tombée et s'est cassé le poignet. Le docteur a dit que ce n'était pas grave, mais il ne connaît pas toute l'histoire. Maintenant, mon père est assis à son chevet, sans fermer l'oeil, sans dormir, mais en rêvant tout de même à Paris. Parce qu'un jour, il espère y emmener ma mère. Et ce jour-là, il croit qu'elle l'aimera enfin. Grâce à l'alignement des rues. Vous voulez un cocktail?

LAWRENCE. - Qu'est-ce que vous avez?

*Monsieur Lawrence apparaît de nulle part.*

IRIS. - De la crème de menthe? C'est pas mauvais. Ou alors de la Chartreuse.

LAWRENCE. - Vous avez du soda? C'est pas ce que je voulais dire. De l'eau?

IRIS. - Vous avez peur des communistes?

LAWRENCE. - Seulement - des chiens. Et – quoi?

*Un temps.*

IRIS. - C'est rare que nous ayons des hôtes pour la nuit à cette époque de l'année.

*Un temps.*

Vous ne seriez pas poète par hasard?

LAWRENCE. - Pourquoi?

IRIS. - C'est que vous en avez l'air.

LAWRENCE. - Ah oui?



IRIS. - S'il y a une guerre atomique, on devra tous manger des spaghettis en conserve pendant un mois. Vous imaginez? M. DaSilva dit que, si aujourd'hui le monde est divisé, c'est parce que chacun de nous est divisé à l'intérieur. C'est peut-être parce qu'il est portugais qu'il sort ce genre de choses. En plus, il est aveugle, alors c'est permis. C'est comme quand un Italien vous fait le baisemain. Si c'était n'importe qui d'autre, ça vous ficherait les chocottes. Vous êtes très beau vous savez. Mais pas d'une beauté classique.

*Le regardant de plus près.*

Vous n'avez pour ainsi dire pas de lobes.

LAWRENCE. - Ah non?

IRIS. - Je peux vous faire un Manhattan si vous voulez.

LAWRENCE. - Vous m'avez dit votre, votre âge?

IRIS. - Bientôt onze ans. Mais M. DaSilva dit que mon âme est très vieille. Vous croyez à la réincarnation au fait?

Mademoiselle Rose pense que l'être humain est le stade le moins évolué de la réincarnation. C'est notre seule et unique pensionnaire pour l'heure. Elle travaille à la conserverie, et elle maintient la température de sa chambre à environ mille degrés. C'est dur à dire, mais elle sent un peu le hareng frais. Même en prenant dans les six bains à la lavande par jour. Elle tremouille pendant des heures et elle ne vide jamais sa baignoire. Voilà la table à dessin de mon père. Vous l'aimez? Elle est en chêne massif.

LAWRENCE. - Félicitations.

*Temps insolite.*

IRIS. - Il a fait physique pendant deux ans à la fac. Mais après son retour de l'étranger, il n'était plus bon à grand chose. C'est un drogué maintenant. Une fois, pour un premier avril, il a fait semblant de se pendre. Et il a bien failli y rester.

*Temps.*

Vous connaissez les travaux de Nikolai Lobachevsky?

LAWRENCE. - Oui. Non.

IRIS. - C'est lui qui a émis l'idée que deux parallèles peuvent se croiser, ce qui est une source de fascination constante pour mon père, mais pour lui seul. S'il aborde le sujet, faites comme si vous sentiez le brûlé dans la cuisine, c'est ce que fait ma mère. Au fait, je suis bouddhiste. Sœur Anamelda dit que le Catholicisme est totalement incompatible avec le Bouddhisme, même s'il existe des religieuses dans les deux cas. Elle a un énorme furoncle sur la paupière qui fait que, même quand son œil est fermé, on dirait qu'il est ouvert. On se demande pourquoi Dieu est aussi

cruel envers une vieille dévote comme elle. Mais qui sait. Il a peut-être le sens de l'humour. Mademoiselle Rose ne croit pas du tout en Dieu. Ce qui n'est pas banal puisqu'elle est ma marraine devant Dieu. Mon père, lui, ne croit même pas en l'âme. Et vous, Monsieur Lawrence?

LAWRENCE. - J'ai connu l'enfer.

IRIS. - Ça devait être intéressant.

LAWRENCE. - Je ne sais pas en quoi je crois.

IRIS. - Ça ne fait pas forcément de vous un athée; tout au plus un agnostique. C'est un mot de dix lettres.

LAWRENCE. - C'est comme si mes mains n'étaient pas au bout de mes bras.

IRIS. - Elles ont l'air d'y être. J'espère que vous avez assez chaud. Je peux vous donner une couverture si vous voulez. Vous savez que vous n'avez quasiment pas de poils sur les jambes? Je crois bien que c'est un signe d'intelligence.

LAWRENCE. - Sauf si on se les rase.

IRIS. - Je ne savais pas qu'un homme pouvait se raser les jambes. Il faudra que j'écrive ça dans mon journal. Je note absolument tout.

*Un temps.*

LAWRENCE. - Pourquoi?

IRIS. - C'est une idée de mon père. Il dit que je pose beaucoup trop de questions. Il dit que je devrais les écrire, parce que, plus tard, je serai capable d'y répondre toute seule. Dites-m'en un peu plus sur l'enfer. Vous n'y auriez pas rencontré le Père Wallace? C'était le curé de la paroisse. Il était assez contesté, mais il est mort d'un emphysème.

LAWRENCE. - Où avez-vous dit qu'était votre père?

IRIS. - Eh bien, comme je vous disais -

OWEN (*venant d'en haut.*) - Ici.

*Temps.*

IRIS. - Regarde. Un parfait inconnu.

LAWRENCE. - Monsieur.

OWEN. - Qu'est-ce qu'il se passe?

IRIS. - Je l'ai trouvé sur la plage.

OWEN. - Sans blague?

LAWRENCE. - Oui. Je – je – je –

IRIS. – Je te présente Monsieur Lawrence. Il a l'impression que ses mains ne sont pas au bout de ses bras.

OWEN. - Qu'est-ce que vous faites dans ce - peignoir?

IRIS. - C'est le tien.

OWEN. – Ah bon?

IRIS. - C'est une histoire assez dingue.

OWEN. - Veux-tu le laisser raconter?

IRIS. – Mon père veut que je fasse vœu de silence.

OWEN. – On n'a que faire des gamines de dix ans qui ont des opinions.

IRIS. – Surtout si elles sont plus intéressantes.

OWEN. - Alors. C'est quoi, heu – c'est quoi l'histoire?

LAWRENCE. - Votre fille a pris toutes mes affaires, monsieur.

OWEN. - Pardon. Mal au crâne. Pardon. Elle, elle quoi?

IRIS. - Il cherche une chambre à louer.

OWEN. - Pas possible?

LAWRENCE. - Peut – peut-être.

OWEN. - Vous n'êtes pas sûr?

IRIS. - C'est un poète.

OWEN. - Un poète.

LAWRENCE. - J'en ai l'air, c'est tout.

IRIS. - Et il est allé en enfer.

OWEN. - Qu'est-ce que tu as fait de ses affaires, Iris?

IRIS. - Elles sont toutes mouillées.

OWEN. - Où sont passés mes médocs? En enfer?

IRIS. - Tu les as finis, je crois.

OWEN. - Et pourquoi vos affaires sont-elles toutes mouillées? Si ce n'est pas indiscret

LAWRENCE. - Je suis tombé à l'eau.

OWEN. - Pas possible?

LAWRENCE. - Il y a beaucoup de brouillard.

OWEN. - Mmmm?

IRIS. - J'ai entendu un plouf.

LAWRENCE. - Le sol s'est soudain dérobé sous mes pieds. C'était –

OWEN. - Vas-tu arrêter de me suivre comme ça, Iris?

IRIS. - Mon père est un reclus.

OWEN. - Donc, il vous fallait une chambre? C'est – c'est?

IRIS. - Nous pouvons vous mettre dans l'ancienne chambre de M. Lowell. Il est parti avec l'ambassadrice Avon.

OWEN. - Ce n'est pas vrai, bien sûr. Excusez-moi. Il faut que je m'assoie. Désolé. Vous m'avez l'air de quelqu'un de - très gentil, Monsieur Lawrence. Quelqu'un de très gentil, très droit, très mouillé... et très poète. C'est –

LAWRENCE. - Pas –

OWEN. - Mais nous ne pouvons malheureusement pas vous garder. Nous – nous ne pouvons pas, c'est tout. Trouve-moi une aspirine. Désolé. Nous ne prenons plus de pensionnaires. C'est – c'est –

LAWRENCE. - Je me disais que ça serait peut-être le cas.

OWEN. - Oui. C'est – oui – c'est le cas. Désolé.

IRIS. - Et mademoiselle Rose?

OWEN. - Elle n'est pas vraiment une pensionnaire. C'est une amie de la famille. Bon, amie est peut-être – c'est une hôte de longue date – je ne devrais même pas dire hôte. Ça fait un peu –

IRIS. - Elle a une attirance sexuelle pour mon père. Ce qui est invraisemblable.

OWEN. - Tu connais la règle pour les mots qui ont plus de lettres que ton âge.

IRIS (*à monsieur Lawrence*). - Je n'ai pas le droit d'utiliser le mot décrépitude avant mes onze ans.

OWEN. - Ce sera délicieux, n'est-ce pas?

*Temps.*

Même si nous avons de la place, ce qui n'est pas le cas, en fait – ma femme n'est pas bien. Elle n'est pas, eh bien – elle n'est – elle n'est – eh bien, c'est juste qu'elle – elle n'est – comment dirais-je – elle n'est –

IRIS. - Pas bien.

OWEN. - Elle n'est – merci Iris. Pas bien.

LAWRENCE. - On m'a dit qu'elle s'était – cassé le poignet – en tombant – dans les escaliers.

OWEN. - C'est un peu plus grave que ça en fait.

LAWRENCE. - Ah, je suis navré.

OWEN. - Fracture multiple. Iris, veux-tu bien arrêter de rouler des yeux comme ça et aller voir si les affaires de monsieur Lawrence sont sèches. Il doit être extrêmement désireux de partir. N'est-ce pas?

LAWRENCE. - J'étais bien ici.

OWEN. - Ah.

LAWRENCE. - Elle m'a dit, pour son poisson rouge.

IRIS. - N'est-ce pas tragique?

OWEN. - Oui. Nous sommes tous passablement – effondrés par cette histoire.

LAWRENCE. - Ça devait être un sacré poisson. Influent.

OWEN. - Pardon?

LAWRENCE. - Pardon?

IRIS. - À mon avis, ce n'est pas une coïncidence si depuis qu'il est parti dans les ouatères, les cuirassés américains font route vers La Havane.

LAWRENCE. - On a vu des choses plus étranges.

OWEN. - Ah oui?

LAWRENCE. - Non?

OWEN. - Écoutez, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur Lawrence, j'aimerais que vous quittiez mon peignoir. C'est – (*Monsieur Lawrence s'exécute.*) – et que vous réintégriez vos affaires si elles sont – attendez – qu'est-ce que - ? Pas ici. Je vous en prie. (*Couvrant Monsieur Lawrence.*) Mais vous êtes complètement – C'est –

LAWRENCE. - Vous avez dit –

OWEN. - Je ne voulais pas dire – mais bon sang ! Je vous en prie! Remettez – je vous en prie.

LAWRENCE. - Excusez-moi.

OWEN. - Mon dieu.

IRIS. - Mon père est un peu bégueule.

OWEN. - Ce n'est pas vrai.

LAWRENCE. - Je comprends.

IRIS. - Pour ma part, je trouve le spectacle des organes génitaux mâles assez décevants.

OWEN. - C'est la dernière fois que je laisse quelqu'un t'emmenner à la foire aux bestiaux.

LAWRENCE. - Nous étions ensemble à l'école peut-être?

OWEN. - Pardon?

LAWRENCE. - Nous nous sommes déjà vus?

OWEN. - Ça m'étonnerait. De quoi est-ce que vous - ?

LAWRENCE. - Pardon?

OWEN. - - parlez?

LAWRENCE. - Quelquefois je reconnais des gens que je n'ai – vous savez? – jamais rencontrés.

OWEN. - Hum.

LAWRENCE. - C'est juste que quelquefois, même le – comment dit-on – le cadre le plus étrange semble – oui – ou alors, ou alors il me semble me souvenir de choses comme elles sont – Mais je crois qu'il s'agit seulement – d'une collision de

molécules, comme des possibilités. Vous ne croyez pas? Ou alors une impulsion électrique, des fils qui relient la partie avant du cerveau à – à heu – je, je ne me souviens plus du reste.

*Temps.*

IRIS. - Vous ferez un hôte très brillant, monsieur Lawrence.

LAWRENCE. - Y a-t-il un endroit où je pourrais m'asseoir? J'ai l'impression – d'attirer l'attention.

IRIS. - Mais faites absolument comme chez vous.

OWEN. - Excusez-moi. J'aimerais dire deux mots à ma fille. Dans la pièce à côté, si vous ne –

LAWRENCE. - La pièce à côté. C'est –

OWEN. - Iris.

*Owen et iris commencent à sortir et Lawrence les suit.*

OWEN. - Où allez-vous?

LAWRENCE. - Pardon?

OWEN. - Attendez ici.

LAWRENCE. - Où?

OWEN. - Juste –

LAWRENCE. - Juste - ?

OWEN. - - nous deux.

LAWRENCE. - Oui. Compris. Juste – qui ça? Nous?

OWEN. - Non. Nous.

LAWRENCE (*Désemparé*). - Je ne comprends pas très bien où vous voulez que nous soyons tous, monsieur.

OWEN. - Je veux que vous, vous restiez ici. Là - ici. Pour l'instant. Nous, nous allons là.

LAWRENCE. - Compris.

OWEN. - Parfait.

*Owen tire Iris hors de la pièce.*

*Monsieur Lawrence reste docilement à sa place. Au bout d'un moment, Sylvia descend les escaliers, le poignet dans le plâtre. Elle passe, l'air un peu hébété. Il ne la voit pas.*

SYLVIA. - Il est tard. Montez donc vous coucher.

*Elle sort. Monsieur Lawrence se retourne mais ne voit personne.*

*Il se dirige vers les escaliers, comme on le lui a indiqué. Sylvia revient et le regarde monter. Iris et Owen reviennent de la cuisine. Iris s'adresse au public.*

IRIS. - Il y a de ces mystères parfois. Et on est censé y croire. Dans la religion catholique, on vous entraîne à la sainte Trinité par exemple, en commençant avec quelque chose de plus facile. Comme Sainte Bernadette.

*La lumière change lentement; c'est le matin. Iris se met un torchon sur la tête pour imiter les bonnes sœurs. On entend à la radio des reportages sur la crise cubaine.*

Elle a reçu la visite de la Vierge Marie qui lui a donné un morceau de papier sur lequel était écrit une information de première importance. Le Pape l'a vu, mais il a eu un tel choc qu'il a dit qu'il ne le lirait jamais à voix haute. À personne.

*Iris sert un café à Monsieur Lawrence. Il aime beaucoup le sucre.*

Mademoiselle Rose dit qu'elle sait ce qu'il y a dessus. C'est la date de la fin du monde.

LAWRENCE. - Vraiment?

*Sylvia éteint la radio.*

IRIS. - Elle a dit un jour qu'elle échangerait volontiers son âme contre une de ces petites bouteilles en chocolat remplies de Drambuie. Ça n'a surpris personne.

SYLVIA. - C'est – du sucre, Monsieur Lawrence.

LAWRENCE. - Qu'est-ce que je viens de dire?

Sylvia. - Je ne crois pas que vous ayez dit quoi que ce soit. Moi j'ai dit, "C'est du sucre."

LAWRENCE. - Ah.

*Temps.*

Et qu'est-ce que j'ai dit?

IRIS. - Quelquefois, avant de partir au travail, elle s'enfile en douce quelques gorgées du whisky qu'elle a planqué dans son armoire. Sans vouloir la vexer, elle devrait d'abord mettre son rouge à lèvres.



SYVIA. - Elle invente.

IRIS. - Pourquoi est-ce que j'irais inventer une chose pareille?

SYLVIA. - Qu'est-ce qu'il y a – dans ce café?

IRIS. – Tu ne le trouves pas révolutionnaire? Pourquoi vous êtes-vous rasé la moustache ce matin, Monsieur Lawrence?

SYLVIA. - La curiosité est un vilain défaut. N'est-ce pas monsieur Lawrence?

LAWRENCE. - Désolé, je n'écou -

IRIS. - J'ai cru que c'était les poils d'aisselle de mademoiselle Rose dans le lavabo.

SYLVIA. - Quelle heure est-il?

IRIS. - Elle n'a pas vidé la baignoire, comme d'habitude. Vous voulez un autre café monsieur Lawrence?

LAWRENCE. - Avec plaisir.

IRIS. - Moi je le bois noir bien sûr.

SYLVIA. - Pourquoi n'es-tu pas à l'école ce matin?

IRIS. - Sœur Anamelda dit que je dois d'abord renoncer au Bouddhisme avant de pouvoir retourner en classe.

SYLVIA. - En d'autres termes, tu n'as pas fait tes devoirs.

IRIS. - Vous savez ce que c'est que le Zen, monsieur Lawrence?

SYLVIA. - Tu trouves qu'il a l'air asiatique?

IRIS. - Il y avait un Chinois qui vivait chez nous. Il faisait brûler de l'encens dans une assiette.

SYLVIA. - Le pauvre.

IRIS. - Il fallait l'entendre dire "chrysanthème".

SYLVIA. - Iris.

IRIS. - On en achetait par bouquets rien que pour l'entendre prononcer le mot.

LAWRENCE. - Chrysanthème.

IRIS. - Chrysanthème.

SYLVIA. - Il a travaillé très dur pour faire venir sa femme et son fils. Il voulait se prendre une maisonnette quelque part dans la vallée. Se lancer dans un petit élevage de poulets.

IRIS. - Vous avez des taches très intéressantes.

LAWRENCE. - Merci.

SYLVIA. - Certaines personnes n'aiment pas les immigrés, mais moi si. Toutes ces vagues de nouveaux arrivants. Comme les anneaux d'un arbre. Iris, je suis sûre que monsieur Lawrence est parfaitement conscient de l'intérêt de ses taches.

IRIS. - C'est étrange.

SYLVIA. - Elle vous rend nerveux?

LAWRENCE. - Je crois que c'est - la radio.

SYLVIA. - Elle n'est pas - allumée.

*Temps.*

LAWRENCE. - Ah.

IRIS. - Monsieur Lawrence est un poète.

SYLVIA. - Ah?

LAWRENCE. - À ce qu'il paraît.

IRIS. - Je lui ai tout raconté pour Alakermaisse bien sûr.

LAWRENCE. - Oui.

SYLVIA. - Ce crétin de poisson rouge. Elle l'emmenait partout la satanée bestiole. Même à la grand-messe.

IRIS. - Tu as dit satanée.

SYLVIA. - Non.

IRIS. - Je l'aimais. Monsieur Lawrence.

LAWRENCE. - Vous pourriez - en prendre un autre?

IRIS (*de façon théâtrale, avec de grands gestes*). - Ah non. Je ne pourrais pas faire une chose pareille. Je ne pourrais pas. Ce serait trop incongru.

SYLVIA. - Quelle folle! La pauvre mademoiselle Rose en a une peur bleue.

IRIS. - Elle a surtout peur que je découvre son secret. Elle a fait un pacte avec le Diable.

SYLVIA. - Mais non.

IRIS. - Elle prend des bains moussants à la lavande pour masquer les effluves de Satan. C'est toi qui l'a dit.

SYLVIA. - Enlève ce torchon de ta tête.

IRIS. - Ça sent tout à fait comme les entrailles de poisson.

LAWRENCE. - Je ne savais pas.

IRIS. - Elle passe son temps à essayer de séduire mon père. Vous auriez dû les voir à la Saint-Sylvestre. C'était dégoûtant.

SYLVIA. - Vous voulez petit-déjeuner Monsieur Lawrence? Je ne sais pas faire grand-chose de la main gauche, en même temps je n'ai jamais su.

IRIS. - Tu flirtes, maman?

LAWRENCE. - Je devrais peut-être y aller, non?

IRIS. - Non.

SYLVIA. - Où ça?

IRIS. - Vous ne pouvez pas partir.

SYLVIA. - Et vos affaires? C'est vrai.

OWEN (*Apparaissant*). - S'il a envie de s'en aller, il ne faut pas le retenir.

SYLVIA. - il n'a pas d'endroit où aller.

IRIS. - C'est épouvantable, non?

OWEN. - Qu'est-ce que tu fais debout?

SYLVIA. - Dis-lui d'aller à l'école.

*Elle sort vers la cuisine.*

OWEN. - Va à l'école.

*Pas de réaction à son injonction un peu molle. Iris fait vaguement semblant de tousser.*

Je vois que ma femme va beaucoup mieux ce matin. Vous devez avoir une influence très bénéfique sur elle. Pas encore sèches, vos affaires?

IRIS. - Quelqu'un les a volées sur le fil à linge. Tu parles d'une surprise!

OWEN. - Comme il se trouve.

IRIS. - Maman dit que ton peignoir lui va mieux qu'à toi.

*Temps.*

Mon père ne se rase jamais.

*Owen se dirige vers sa table à dessin.*

OWEN. - Va à l'école, Iris.

IRIS. - J'ai une pneumonie.

OWEN. - Comme il se trouve.

IRIS. - Sœur Anamelda m'a traitée d'hérétique.

OWEN. - Galilée l'était bien.

IRIS. - Monsieur Lawrence doit promettre d'être là quand je reviendrai.

OWEN. - Je pense qu'il a mieux à faire que de tourner en rond ici toute la journée. *(Sans lever la tête.)* Vous allez dans quelle direction exactement?

LAWRENCE. - Direction? Direction.

IRIS. - Vous pouvez rester chez nous, bien sûr.

OWEN. - Non il ne – il ne peut pas.

IRIS. - Pourquoi pas?

OWEN. - Parce que.

IRIS. - Parce que n'est pas une réponse.

OWEN. - Qui a dit ça?

IRIS. - Toi.

OWEN. - Ah, tu écoutes ce que je dis maintenant.

IRIS. - Il a dit: "Parce que n'est pas une réponse." J'ai dit: "Pourquoi?" Il a répondu: "Parce que."

OWEN. - Les gens ont leur vie. N'est-ce pas monsieur Lawrence? Qui sait? Il a peut-être rendez-vous chez le dentiste?

IRIS. - Papa. C'est vraiment puéril.

*Sylvia entre avec le petit déjeuner.*

OWEN. - Je ne veux pas que tu utilises ce mot.

IRIS. - Il n'a que six lettres.

OWEN. - Tu ne sais même pas ce que ça veut dire.

SYLVIA. - Vous avez rendez-vous chez le dentiste, monsieur Lawrence?

LAWRENCE. - Pas vraiment. Mes dents sont –

OWEN. - C'était une façon de parler. Il ne peut pas se balader indéfiniment dans mon peignoir de bains.

SYLVIA. - Il peut mettre tes affaires de tous les jours.

OWEN. - Elles ne sont pas – elles ne lui iraient pas.

SYLVIA. - Tu ne les mets pas.

OWEN. - Mais – si. Bien sûr – que si. Je -

IRIS. - Monsieur Lawrence devrait se faire embaucher à la conserverie.

LAWRENCE. - La conserverie?

SYLVIA. - C'est une bonne idée.

OWEN. - La conserverie?

*Lawrence hausse les épaules.*

SYLVIA. - Un homme a besoin de s'occuper. Sinon – qu'est-ce qu'il se passe?

OWEN. - Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'il se passe?

SYLVIA. - Il perd son esprit de détermination.

OWEN. - Ah bon? Et tu as trouvé ça où? Dans le *Reader's Digest*?

SYLVIA. - Quand un homme perd son esprit de détermination, c'est terrible.

OWEN. - Terrible.



*Vous êtes impatients de lire la suite ?*

*Les textes que le Comité de lecture FNCTA a aimés sont diffusés auprès des Centres de ressources FNCTA et peuvent ainsi être mis à disposition des compagnies et comédiens amateurs.*

*Les coordonnées des centres de ressources FNCTA sont disponibles à l'adresse suivante :*

*<http://www.fncta.fr/repertoire/centres.php>*

*N'hésitez à pas à les contacter !*